

Vendanges tardives



Olivier DEVOS

VENDANGES TARDIVES

Je suis arrivée au Domaine Meyer de Kaysersberg le 25 mai 1965. Le ciel était bleu et limpide. Le soleil brillait comme en plein été. Un peu comme si la météo avait voulu chasser tous les nuages noirs de mon passé. La cour, la maison et ses dépendances plus que centenaires, ressemblaient à s'y méprendre à l'image que j'en avais. Il faut dire que j'avais si souvent lu la description qu'en avait faite ma mère dans son journal intime, que j'avais l'impression de connaître ce lieu avant même d'y pénétrer.

La maison à pans de bois semblait ancrée, tranquille, presque sereine, au milieu de la cour depuis des temps immémoriaux. Et pourtant, elle avait connu bien des vicissitudes depuis un siècle, ayant dû traverser vaille que vaille trois guerres dont deux mondiales, passant comme ses habitants, d'une nationalité à l'autre au gré des conflits ayant opposé français et allemands. Mais, elle était toujours là. Solide et fidèle au poste.

Comme dans mon esprit, des géraniums dégoulaient en bas des balcons de bois et leurs parfums se mélangeaient aux odeurs d'alcool s'exhalant des chais aux portes grandes ouvertes.

Au milieu de la cour, un puits de pierre trônait fièrement comme un phare au milieu de la tempête. Ma mère s'y était souvent reposée, écrivait-elle dans son journal, après qu'elle eut apprivoisé la peur que ce trou noir sans fond provoquait chez elle lorsqu'elle était enfant.

De nombreux souvenirs la ramenaient à celui-ci.

Elle se rappelait ainsi qu'à l'âge de cinq, six ans, elle courrait autour du puits comme les chevaux de bois d'un carrousel, au point de finir par s'étourdir, avant de s'effondrer dans les gravillons. Quelques années plus tard, trois ou quatre jeunes adolescents du Domaine la menacèrent de l'y plonger tête la première, si elle persistait à leur refuser ce baiser qui les faisait tant rêver. Elle ne sut jamais s'ils étaient sérieux mais se méfia longtemps d'eux. Plus tard encore, une fois qu'elle fut devenue une belle adolescente qui avait su dompter ses peurs, elle s'asseyait sur la margelle tantôt pour lire, tantôt pour coudre ou tricoter. Ce puits était finalement devenu, au fil du temps, son refuge, avant qu'il ne devienne au début de la guerre, le lieu maudit de l'un de ses pires souvenirs.

En fait, dans ce décor qui m'était devenu familier à force de relire le journal intime de ma mère, il ne manquait que le clapier des lapins et l'enclos grillagé, où s'affrontaient autrefois les poules et les coqs dont s'occupait ma grand-mère avant la guerre, pour que je me retrouve plongée 40 années en arrière.

Pour le reste, hormis la couleur du torchis qui était passée du bleu originel au jaune, rien n'avait changé. Tout semblait figé dans l'attente du grand jour des retrouvailles.

Rien n'avait changé... Et pourtant, en fait, tout avait changé. La guerre avait tout bouleversé, bousculant les grands projets des hommes et anéantissant les désirs des jeunes gens amoureux. Les ambitions personnelles, les rêves de grand amour sont au final, bien fragiles lorsque le monde bascule dans l'horreur, lorsqu'un homme ou plutôt un tyran devrai-je dire, décide de le mettre à ses pieds.

Mes parents avaient en effet, tout pour être heureux. Ils étaient jeunes, beaux et amoureux. Mais la guerre a tout détruit sur son passage, tel un ouragan dans les mers du sud balayant ces îles lointaines, que ma mère rêvait de découvrir avec son amoureux, comme elle me le disait souvent lorsque j'allais la voir à l'hôpital psychiatrique de Munich.

Bien sûr, elle me racontait beaucoup de choses de sa jeunesse à chaque fois que j'allais lui rendre visite. Souvent les mêmes d'ailleurs comme toute personne atteinte d'une maladie mentale. Et il était difficile pour moi de démêler le vrai du faux, le grain de l'ivraie. Quelle était la part de réalité dans tout ce qu'elle me racontait et quelle était la part d'imaginaire ? Ce n'est qu'après sa mort, lorsque j'ai découvert son journal intime caché dans une malle où elle conservait ses petits trésors comme elle les appelait, que j'ai pu rassembler les pièces du puzzle et découvrir enfin qui étaient mes parents, et que j'étais le fruit d'une belle histoire d'amour.

Ma mère s'appelait Sarah. Elle était la fille d'Hans et Léa Rosenberg, le maître de chai et l'une des employés du Domaine Meyer de Kaysersberg où ils étaient arrivés en 1920, après avoir travaillé près de 10 ans pour la Carolabad Aktiengesellschaft de Ribeauvillé qui exploitait les sources d'eau minérale de la ville. Depuis deux ans, l'Alsace était redevenue française, et même si tous deux étaient nés en Allemagne du côté de Cologne, avant de migrer de l'autre côté du Rhin pour travailler et imposer le savoir-faire allemand, comme on leur avait demandé à l'époque, ils se sentaient pleinement français, maniant la langue de Molière parfaitement avec juste un reste d'accent allemand qui trahissait parfois leur origine. C'est donc tout naturellement, qu'ils avaient fait le choix, pourtant risqué, à la fin de la

Première Guerre Mondiale, de rester vivre et travailler en France, espérant ne jamais devoir le regretter.

La France représentait en effet tout ce qu'ils aimaient : la tolérance, la liberté de penser et de s'exprimer, l'égalité entre les peuples, et la fraternité. Et surtout, ils ne sentaient pas de regard hostile lorsqu'ils se rendaient à la Synagogue de Bergheim pour prier et célébrer Dieu.

Très vite, ils surent se faire apprécier de Daniel Meyer, le propriétaire de ce Domaine qu'il avait hérité de ses parents, et qui appartenait à cette même famille depuis cinq générations. La qualité de leur travail et l'abnégation qu'ils y mettaient, comme tout bons allemands qui se respectent, incitèrent rapidement Daniel et sa femme Eliane à leur confier de grandes responsabilités dans la bonne marche de l'exploitation et de la maison, leur faisant une confiance quasi-aveugle dans la gestion du quotidien.

A force de travail, Hans devint le nouveau maître de chai du Domaine au moment du départ en retraite de son prédécesseur en 1925 et Léa en fit de même au sein de la maison Meyer, sans que cela ne provoque aucune animosité chez les autres employés, qui avaient au fil du temps, appris à connaître ce couple exemplaire à bien des égards.

La vie suivit son cours sereinement, presque joyeusement. Les années succédaient aux années et les mauvais souvenirs de la guerre 14-18 peu à peu s'estompaient, même si de l'autre côté du Rhin, on commençait à s'inquiéter de la montée en puissance du parti national-socialiste et de l'éloquence quasi-hystérique d'un dénommé Adolf Hitler.

En 1923, ma mère, Sarah, naquit au sein de ce couple heureux, suivie quatre années plus tard de son petit frère Samuel, malheureusement atteint, on le découvrit plus tard, d'un handicap mental.

Chez les Meyer, ce fut André qui pointa le bout de son nez deux jours seulement après Sarah, alors que sa naissance, hasard ou étrange coïncidence du destin, n'était attendue que deux semaines plus tard. C'était le troisième garçon de la fratrie après Charles né en 1919 et Valentin en 1921. L'avenir du Domaine Meyer semblait donc assuré.

Tout ce petit monde, auquel on pouvait ajouter les enfants des autres employés de l'exploitation viticole, grandit en parfaite harmonie. Au point qu'on ne savait plus trop s'ils étaient ceux des employés ou ceux des patrons. Les enfants savent, il est vrai, s'affranchir rapidement de ces barrières que les adultes aiment souvent poser entre eux.

A force de se côtoyer presque en permanence durant toutes ces années, partageant leurs jeux d'enfant à longueur de journée, se rendant à l'école, puis au collège et enfin au lycée ensemble, avant de se séparer pour quelques heures seulement devant la grille de l'établissement de l'un ou de l'autre, c'est presque naturellement que Sarah et André tombèrent amoureux l'un de l'autre.

Au début, cette découverte les intimida, et cette situation les angoissa longtemps, au point qu'ils mirent bien du temps à se l'avouer.

Cet amour leur faisait peur, tout autant qu'à leurs parents d'ailleurs. Non pas en raison de leur différence de classe sociale, car les deux familles avaient depuis longtemps déjà, aboli la frontière employeur-employé. Si les deux couples n'étaient pas encore devenus amis, il y avait en effet suffisamment de respect et d'admiration mutuels pour qu'ils trouvent cette histoire normale et pourquoi pas même, souhaitable.

En fait, ce sont surtout les questions que cette découverte soudaine posait, qui les inquiétaient tous, aussi bien Sarah et André que leurs parents respectifs. Tomber amoureux de celui ou de celle que l'on considère comme son double était-il possible ? Cette histoire d'amour naît d'une amitié fraternelle avait-elle un avenir ? N'était-elle pas simplement un coup de foudre sans lendemain ou l'occasion inespérée de découvrir des contrées restées encore inconnues sans trop s'engager ? N'ayant presque jamais rencontré d'autres garçons ou filles, n'allaient-ils pas se lasser l'un de l'autre, se décevoir mutuellement, et se faire ainsi du mal, ce qu'aucun d'entre eux ne souhaitait ? N'étaient-ils pas trop jeunes tout simplement ? L'amour pourtant finit par balayer tous leurs doutes, toutes leurs interrogations.

Nous étions alors en 1938, Sarah et André avaient 15 ans et tout l'avenir devant eux. Ils se laissèrent alors porter par la vie, et même la déclaration de guerre prononcée par la France à l'encontre de l'Allemagne le 3 septembre 1939 ne vint pas troubler leur bonheur tout neuf.

Au fil des mois, ils apprirent à se connaître comme peuvent le faire des futurs amants, parlant du passé, du présent et d'un avenir qu'ils espéraient forcément joyeux, partageant de plus en plus de temps ensemble.

Ils se promenaient main dans la main dans les vignes surplombant la cité, et échangèrent leur premier et chaste baiser tout en haut de la tour du château qui domine la ville depuis le 13^{ème} siècle. Un peu plus tard, ils partagèrent de timides étreintes dans les cabanes plantées

au milieu des vignobles, attendant d'être suffisamment éloignés de la maison pour ne pas être dérangés, découvrant tout à la fois les courbes de leurs corps encore cachées par leurs vêtements et les premiers émois d'un désir auquel ils refusaient toutefois de succomber.

Enfin, ce qui devait arriver, arriva le jour des 17 ans de la jeune femme.

André avait emmené Sarah à Strasbourg pour une journée qu'il lui promettait inoubliable. Après avoir assisté au défilé des Apôtres, qui anime chaque jour l'horloge astronomique de la Cathédrale Notre-Dame, sous les yeux ébahis du public massé au pied du pilier des anges, ils déjeunèrent au restaurant de l'hôtel Kammerzell avant de déambuler dans les rues de la ville. Sur le pont reliant Strasbourg à Kehl, au-dessus du Rhin, ils se jurèrent un amour éternel avant de se donner l'un à l'autre, dans une petite chambre, située sous les combles d'une des anciennes maisons du quartier de la Petite France, prêtée par l'un des amis de lycée d'André.

Comme l'avait écrit en son temps, Arthur Rimbaud, on n'est pas sérieux quand on a 17 ans. Aussi, ils aimèrent tellement cela –sans doute parce que c'était lui, et parce que c'était elle– qu'ils refirent l'amour dix fois. Vingt fois. Et même plus. Dans les granges aux alentours. Au milieu des vignes, se gavant tout à la fois de l'odeur de leurs corps enfiévrés, et de celle des grappes de raisin en train de mûrir au soleil. Ou bien encore, profitant de l'absence de leurs parents partis faire la promotion de leurs dernières productions à la foire aux vins de Colmar. Leurs corps semblaient faits l'un pour l'autre, et s'épousaient parfaitement lors de leurs tendres et douces étreintes. Et leurs âmes ne faisaient plus qu'une. Comme si tout cela était écrit d'avance, depuis le jour où ils avaient poussé leurs premiers cris.

Plus rien d'autre n'avait d'importance que leur amour enfin assouvi. A trop s'aimer, ils ne s'étaient même pas rendu compte que l'Alsace était, entre-temps, redevenue allemande et que leurs destins pouvaient s'en trouver bouleversés.

C'est malheureusement ce qui arriva le jour où des soldats allemands débarquèrent pour la première fois, dans la cour de l'exploitation au cœur de l'été 1941.

Samuel, alors âgé de 14 ans, mais avec l'intelligence d'un enfant de 6 ans, avide de prouver qu'il pouvait et devait lui aussi résister, comme il l'entendait dire un peu partout par les adultes, eut la malheureuse idée de jeter des pierres vers les soldats assis au milieu de la cour.

Cela les fit rire jusqu'au moment où ceux-ci se mirent soudain à le poursuivre. Après avoir abattu d'une rafale de mitraillette Léon, le chef de culture du Domaine Meyer depuis plus de 30 ans, qui cherchait à défendre l'enfant, les SS parvinrent à l'attraper et à le jeter dans le puits sous le regard effaré, et malgré les cris déchirants de Sarah et de ses parents, qu'ils empêchèrent d'approcher. On ne put repêcher le corps sans vie de Samuel qu'après le départ des soldats en début de soirée, après qu'ils eurent dévalisé les chais de leurs meilleures bouteilles pour alimenter les caves de la Kommandantur de Strasbourg.

En cette funeste journée, la belle harmonie dans laquelle baignait le Domaine Meyer s'était définitivement brisée. Et chacun se rendit brutalement compte qu'on était entré en guerre et qu'il faudrait peut-être quitter les chemins qu'ils pensaient pourtant bien tracés.

D'Allemagne, parvenaient d'inquiétantes rumeurs quant au sort réservé aux Juifs. Pourtant, malgré cela, Hans et Léa Rosenberg prirent la décision de retourner là-bas pour se rapprocher de leur famille, croyant naïvement pouvoir les protéger de la folie nazie.

Malgré son amour incommensurable pour André, et alors que ses parents le lui avaient proposé, Sarah ne put se résoudre à les laisser partir sans elle en Allemagne, et les accompagna dans ce voyage qui fut pour eux, sans retour.

Un mois plus tard, elle découvrit, à la fois heureuse et effrayée de se retrouver dans cette situation à ce moment-là de l'histoire du monde, qu'elle était enceinte.

Après quelque temps, ses parents se rendirent compte, mais trop tard, car ils ne pouvaient plus faire machine arrière, qu'ils s'étaient engouffrés dans la gueule du loup en rentrant en Allemagne. Ils ne pourraient rien contre la folie qui s'était emparée de leur pays. Le port de l'étoile jaune était obligatoire et il se disait que de nombreuses rafles avaient déjà eu lieu, aussi bien dans les grandes villes qu'à la campagne et qu'on emmenait les Juifs, les tziganes et tous les opposants au régime nazie, qu'ils soient communistes, journalistes, ou artistes vers des camps où le travail rendait libre, disait-on.

C'est dans ce contexte dramatique et cachée dans un petit appartement, situé dans une ruelle isolée de Cologne, que Sarah mit au monde une petite fille le 8 mai 1942. Elle me prénomma Victoire, espérant peut-être que ce prénom me protégerait de la barbarie et nous porterait chance.

Un mois plus tard, ses parents furent arrêtés au petit matin par la Gestapo. Léa, sa mère, eut juste le temps de cacher sa fille et son bébé chez des voisins qui les ravitaillaient en

cachette au péril de leur vie. Avaient-ils été dénoncés ? Avaient-ils fait preuve d'une imprudence ? Nul ne le sut. Suite à mes recherches, je découvris en tout cas, qu'ils furent rapidement déportés au Camp de Ravensbrück où ils devaient être gazés puis incinérés dès leur arrivée.

Sarah fut elle-même arrêtée un an plus tard, en septembre 1943, alors qu'elle était sortie pour chercher de quoi nourrir son enfant, qu'elle avait laissé chez ses voisins. C'est grâce à eux que je suis vivante aujourd'hui. Après la disparition de Sarah, ils m'élevèrent en effet comme leur propre fille, au mépris du danger qu'ils encouraient à aider une petite juive. Je les ai bénis tous les jours de ma vie et leur ai fait le serment le jour de mes dix ans qu'ils pourraient toujours être fiers de moi.

Comme ses parents, ma mère fut, elle aussi, déportée avec d'autres malheureux et prit la direction du camp d'Auschwitz.

Ses compagnons d'infortune succombèrent pour la plupart, des suites des expériences médicales que l'infâme Docteur Mengele tentait sur les déportés, et sortirent du camp par les cheminées des fours crématoires, comme leur avait perfidement promis le SS-Obersturmbannführer Arthur Liebehenschel, commandant en chef de ce camp d'extermination, à leur arrivée. Sarah, pour sa part, échappa à ces souffrances et à ces tortures-là, car ce dernier en fit son esclave attirée, séduit sans doute par ses yeux bleus et sa beauté incendiaire.

Son sort fut-il plus vraiment plus enviable pour autant, tant elle eut alors à subir toutes les humiliations, tous les outrages qu'une jeune femme peut se voir infliger par certains hommes. Qui plus est lorsque ce sont des bêtes assoiffées de sang, de violence comme l'étaient les sinistres membres de la SS-Totenkopfverbänd. Elle eut souvent envie de se suicider, mais n'en eut jamais le courage, portée aussi par le fol espoir de me retrouver si elle devait sortir vivante de ce cauchemar.

Lorsque les SS quittèrent le camp en janvier 1945 devant l'arrivée des troupes américaines, ils laissèrent Sarah pour morte au fond d'un des dortoirs. Elle avait perdu ses beaux cheveux blonds, ses rondeurs appétissantes et ne pesait plus que 35 kilos. Elle fut rapidement prise en charge par les infirmières de la Croix-Rouge qui tentèrent de lui redonner vie avec beaucoup de patience et d'amour.

Malheureusement, si celles-ci pouvaient soigner son corps, elles ne pouvaient pas faire grand-chose pour les blessures de son âme. Ma mère était détruite de l'intérieur. Et le mal allait l'emporter lentement, et inexorablement vers la folie comme une falaise qui finit par s'écrouler sous les assauts des vagues de l'océan. Elle n'avait que 22 ans et pourtant, sa vie était déjà finie.

Elle alterna les séjours en hôpital psychiatrique, et en maison de repos avant de parfois végéter quelques jours, quelques semaines dans un petit appartement que lui prêtait la Croix-Rouge allemande à Munich. Elle était tantôt gaie et enjouée comme si rien de cela ne s'était passé, tantôt dépressive, broyant des idées noires en ressassant ce qu'elle avait enduré durant ces dix-sept mois de détention et de souffrance.

Durant ses périodes de rémission, elle prit l'habitude de coucher sur le papier tout ce dont elle se souvenait, avant que sa conscience ne l'abandonne, et que son esprit sombre définitivement dans un monde parallèle. Sans doute pour qu'elle puisse se rappeler des belles choses avant qu'elles ne s'enfuient à tout jamais. Inconsciemment aussi peut-être, dans l'espoir que si Dieu –s'il existait, ce dont elle doutait fortement– ou le destin nous réunisse, je puisse découvrir l'histoire sa vie, si elle n'était plus en capacité de me la raconter.

Au fil du temps, ma mère bascula peu à peu dans la folie, et finit par oublier tout ce qu'elle avait vécu avant la guerre, et après sa libération, y compris jusqu'à l'existence même de ce carnet qu'elle avait caché un jour dans une malle qui ne la quittait pourtant jamais. Dans sa mémoire, ne subsistaient que ces années d'enfer passées à Auschwitz.

Qui peut dire ce qui serait arrivé si les infirmières avaient pu lire ce journal ? Si elles avaient eu le temps de l'écouter vraiment lorsque dans ses rares moments de lucidité, elle leur parlait du Domaine Meyer et de Kaysersberg ? Malheureusement, l'Allemagne était alors dans un tel chaos, les malheureuses victimes tellement nombreuses à secourir et à soigner que personne ne prit au sérieux cette pauvre fille, que l'on considérait alors déjà comme perdue.

En 1949, elle fut internée définitivement à l'hôpital psychiatrique de Munich où je ne l'ai retrouvée qu'en 1960 après de très long mois de recherche entre l'Allemagne et l'Alsace.

Durant quatre ans, et même si je devais lui rappeler que j'étais sa fille à chacune de mes visites, puisqu'elle l'oubliait aussitôt que j'avais refermé la porte de sa chambre, j'ai

accompagné ma mère du mieux que je le pouvais vers la fin de son voyage, tentant de la rassurer lorsqu'elle croyait entendre le bruit de bottes des SS dans les couloirs de l'hôpital, et d'apaiser ses craintes lorsque le médecin-chef venait prendre de ses nouvelles ou en l'accompagnant durant ses courtes promenades dans le jardin attenant à l'hôpital.

Malgré tous mes efforts, elle ne revint jamais à la vie réelle, et ce n'est qu'après sa mort, le 25 décembre 1964, que je pus mettre la main sur ce carnet et renouer les fils de ma vie.

Il me fallait dès lors, retrouver André Meyer et comprendre pourquoi, il n'avait pas pu protéger ma mère, pourquoi il n'était pas venu la chercher puisqu'il semblait tant l'aimer.

Rapidement, je découvris que le Domaine Meyer existait toujours et c'est ainsi que je pris la route de l'Alsace en mai 1965 pour obtenir des réponses à mes ultimes questions.

Je me fis d'abord embaucher pour les futures vendanges et la préparation de celles-ci, déambulant anonymement dans la cour et dans les bâtiments que ma mère avait elle-même arpentés, bien des années plus tôt.

Au début, cet homme bourru, vieilli avant l'âge, m'impressionnait et me faisait même un peu peur. J'avais du mal à imaginer que ma mère ait pu en être follement amoureuse et qu'il puisse être mon père. Je mis du temps à oser lui parler, craignant qu'il me prenne pour une menteuse, une affabulatrice qui visait son héritage. Ne s'étant pas marié, et n'ayant pas eu, pensait-il, d'enfant, il pouvait, en effet, très bien imaginer que je cherchais à le séduire ou ne pas me croire puisqu'il ignorait jusque-là mon existence et qu'il croyait Sarah morte depuis longtemps, comme il me l'avait un jour avoué à demi-mot. Malgré mes craintes et mes doutes, à force d'attentions de ma part, d'allusions au passé, notre relation s'apaisa et je pus enfin lui raconter l'histoire de ma mère, de la seule femme qu'il avait aimée et lui apprendre que j'étais sa fille. De son côté, il m'aida alors à mettre en place les dernières pièces du puzzle que représentait jusque-là ma vie.

En octobre 1941, un mois après le départ de la famille Rosenberg pour l'Allemagne, ses parents l'envoyèrent dans le Sud-ouest de la France où ils avaient de la famille pour qu'il ne soit pas enrôlé dans la Wehrmacht comme cela fut le cas pour ses deux frères.

Dès l'invasion de la zone libre par les allemands en novembre 1942, il entra dans la Résistance, d'abord en tant que simple agent de transmission avant de rapidement prendre part à des opérations armées.

Il vécut alors dans la clandestinité, après avoir rompu tout contact avec sa famille. En juin 1943, il fut blessé d'une balle dans la tête et perdit la mémoire au point qu'il finit par oublier jusqu'à l'existence même de Sarah. Il ne se rappela d'elle que plusieurs mois après son retour, en passant devant une winstub de Riquewihr où ils avaient déjeuné pour la dernière fois en tête-à-tête quelques jours avant le drame qui avait marqué le début de la fin de leur grande histoire d'amour.

Lorsqu'André rentra en Alsace début 1948 après avoir retrouvé une partie de la mémoire, il découvrit la maison vide de ses habitants et les bâtiments gravement endommagés par la guerre. Les employés restés sur place, avaient fait de leur mieux pour conserver la propriété dans un état le plus satisfaisant possible, attendant avec impatience son hypothétique retour. André ne le savait pas, mais il était en effet l'ultime représentant de la famille Meyer.

On lui apprit avec toute la délicatesse possible que ses deux frères, enrôlés par l'armée allemande étaient en effet, tous deux décédés. Charles fut tué sur le front de l'est le 22 mai 1942 lors du siège de Stalingrad, et Valentin fut fusillé pour désertion, six mois plus tard.

Ses parents, restés sans nouvelle de sa part, pensèrent alors qu'il était également décédé, et entrèrent alors eux aussi dans la Résistance, prenant tous les risques pour oublier leur propre douleur. Ils furent tous deux tués en février 1945, lors des combats de la poche de Colmar, alors qu'ils tentaient d'aider les troupes américaines à entrer dans Kaysersberg.

Je compris alors la tristesse de cet homme qui ne croyait plus ni en Dieu, ni en l'homme. Comme cela fut aussi le cas pour ma mère finalement, comme si la guerre elle-même avait voulu les unir dans une même douleur, ce conflit lui avait tout pris : sa jeunesse, ses espoirs et ses projets, ses parents, ses frères et son grand amour. Pourtant, vaille que vaille, et sans trop savoir ni pourquoi, ni pour qui, il avait relancé l'activité du Domaine, acheté de nouvelles vignes pour agrandir la propriété, travaillant peut-être pour simplement tout oublier.

Je me souviens que nous avons passé une longue partie de la nuit à nous raconter tout cela. Une fois que cela fut fait, nous pleurâmes de longues heures sur cette histoire d'amour inachevée, sur ces destins brisés, et sur ces années gâchées à jamais.

J'eus alors la chance de vivre quatre belles années avec lui pendant lesquelles, nous avons essayé de rattraper un peu du temps perdu. Il me reconnut officiellement à la mairie de Kaysersberg puis m'apprit tout ce qu'il savait sur la vigne, et sur la manière de l'exploiter. Me présenta à ses fournisseurs et à ses clients avant de me léguer l'exploitation peu de temps

avant sa mort en 1969, d'un cancer contre lequel il luttait depuis 6 ans. A la lecture de son testament, j'eus la surprise d'apprendre qu'il avait décidé de la renommer Domaine Meyer-Rosenberg, afin de pouvoir enfin, écrivit-il, réunir le nom de nos deux familles tellement meurtries.

Grâce à ses conseils, et à l'aide de ton père, j'ai su jusqu'à aujourd'hui, je crois, le faire prospérer, puisant dans le souvenir de mes parents disparus l'énergie nécessaire pour faire face à la charge que cela représente, et aux moments de découragement qui n'ont pas manqué. Mais à 65 ans, il est temps toutefois que je passe la main, pour profiter enfin de la vie et me reposer.

Aujourd'hui que tu reprends les rênes de cette exploitation, mon cher Samuel, mon cher fils, je veux en te racontant tout cela, que tu te rendes bien compte que tu hérites non seulement du Domaine, de ses terres, de ses bâtiments, mais aussi et surtout de son histoire, et de la mémoire de ceux qui y ont habité, qui y ont été heureux avant que leur destin ne bascule dans le drame et dans l'horreur. Je sais que tu en seras digne comme j'ai essayé de l'être depuis mon arrivée dans ce pays, cette Alsace que j'aime tant et que je chérirai jusqu'à la fin de mes jours.

Je sais que de là-haut, Daniel, Eliane, Hans, Léa, Sarah, et André t'aideront à prendre les bonnes décisions et à faire ce qui te semblera juste, car c'est le sang de la vigne qui coule dans tes veines et fait battre ton cœur comme il le faisait pour eux et le fait encore pour moi aujourd'hui.

Lille, le 31 janvier 2016

« Les personnages et les situations de ce récit étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite et indépendante de la volonté de l'auteur »

Photo de couverture : Eglise protestante Saint-Martin de Barr (Olivier Devos – Août 2014)